

Le musée des Beaux Arts de Caen fermait ses portes après une nocturne. La nuit était arrivée. J'ai le souvenir de m'être assoupie devant le tableau de Stanislas Lénine s'intitulant *Le Port de Caen* puis de me diriger vers la sortie en passant furtivement par la seconde salle. J'essayai d'ouvrir la porte : en vain.

A ma grande surprise, je ne vis personne dans la deuxième salle. A peine entrée, je sentis cette odeur légère qui rappelle les antiquaires, vous savez, cette odeur de vieux meubles noircis par le temps. Hélas, le temps limité d'une visite ne m'avait pas suffisamment permis de profiter de ces merveilles artistiques et mon regard ne s'était posé que furtivement sur les œuvres qui embellissaient la triste blancheur des murs. La recherche d'une issue m'obligea à passer à la vitesse supérieure pour me rendre au rez-de-jardin, repassant salle 17, devant le fameux *Damoclès* de Thomas Couture, qui avait été succinctement évoqué lors de mon dernier cours d'histoire de l'art.

Donc je repartis, le dos face au tableau, mais quelque chose heurta ma tête. En me retournant, je vis une pomme par terre, puis, relevant doucement la tête vers ce tableau, *Damoclès* de Thomas Couture qui me boudait.

– To...Ton indifférence m'a..... couté u...une pomme! commença le tableau.
J'étais prise de stupeur. Même plus. Je ne pouvais pas le croire ; le TABLEAU m'avait parlé !

Ma tête vacilla.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? Ai-je quelque chose sur le visage ? Ou peut-être tu te demandes pourquoi je ne t'ai simplement pas appelée plutôt que te lancer une pomme ? Soit je t'intimide...

– Comment pouvez-vous être en vie ?!

– Euh... doucement ma cocote, je viens juste de me réveiller, alors un peu de respect. Là, pour l'instant, je meurs de faim, et ce n'est pas trois grains de raisin qui vont me remplir l'estomac. Alors attends-moi ici deux minutes, j'ai cru voir qu'un bon gigot se trouvait derrière ce qui me sert de prison. Toi aussi t'en veux un bout ?

– Humm, humm... non, je vous remercie, répondis-je encore abasourdie.

– Pas de manières entre nous, tu peux me tutoyer, on est au XXI^{ème} siècle quand même, chérie !

Damoclès se rendit donc derrière le mur où se trouvait le tableau qui lui semblait si alléchant et moi, penaude, je restais plantée là, à ne pas savoir quoi faire ni quoi dire, devant une telle crudité de langage. Il revint quelques instants après avec le morceau de gigot à la main et arracha avec ses dents aiguisées un bout saignant de viande qui dégageait une odeur pestilentielle.

La peinture continuait de parler, plus confiante que la première fois. Ma tête était vide. Alors je commençais à me pincer et me frotter les yeux ; rien n'y faisait, j'étais bien réveillée.

– Hé ! fit soudainement Damoclès. Tu m'écoutes ?!

Je sursautai et le seul mot qui me venait était :

– N...Non ?

– D..De toute façon..... Personne ne veut m'écouter ! marmonna-t-il

Touchée, je lui promis de l'écouter contre ma volonté.

– Les mots pour exprimer mes maux sont aussi infinis que les fleurs qui éclosent au printemps, veux-tu réellement m'accompagner ?

– Me demander maintenant est un peu tard, répliquai-je. Et je ne peux pas te laisser pleurer seul. Allons, dis-moi ce qui ne va pas.

– Je ne suis pas heureux. Vois-tu, je suis artiste, mais je ne peux goûter à la liberté de créer de mon propre chef.

– Et pourquoi donc? Tiens, pourquoi tu ne paierais pas quelqu'un pour te sortir de là ? Avec cet or, je suis sûre que ça t'est possible !

– Hélas ! Ceci m'est impossible ! Et même si je le pouvais, ces chaînes me retiennent prisonnier.

– Depuis combien de temps es-tu ainsi enchaîné?

– Hélas depuis trop longtemps, dès ma naissance en 1860 à vrai dire. Oh, tu as l'air choquée, je sais que j'ai l'air bien jeune, mais mon mal n'a pas diminué et mon envie de vengeance ne fait que croître depuis toutes ces années ... Comprends-tu, cette période fut très rude pour mon peintre, en transition entre ses habitudes académiques et le réalisme.

– Coupe-les, fis-je en lui montrant les chaînes.

A ces mots, Damoclès me fit un sourire, un triste sourire. Je compris alors que le problème ne venait pas de là : il ne s'agissait pas des chaînes visibles sur le tableau. Un silence s'installa.

Il se brisa lorsque Damoclès reprit.

– Je suis envieux de votre époque. Lorsque j'entends les visiteurs parler des arts et de ce qui est fait aujourd'hui, je me dis que vous avez beaucoup plus de liberté que les artistes de mon époque. Nous devons nous plier aux ordres du pouvoir pour créer. De plus il fallait que l'œuvre soit approuvée par le Salon.

– Je veux bien admettre que notre époque se permet toute sorte de folie concernant l'art. Depuis le moment où l'on t'a créé et aujourd'hui, beaucoup de choses se sont passées. Mais tu sais, il n'empêche pas que les artistes restent parfois méprisés, alors qu'à ton époque, on avait de la considération pour eux.

Il fallait que je laisse le mystère du tableau parler de côté. Me parler d'affaires d'artiste m'intéressait trop ! Peu importe l'interlocuteur, qu'il soit humain ou tableau, ça n'avait plus d'importance. Ce qui comptait était dorénavant le propos.

– Effectivement, reprit Damoclès, les arts tenaient une place importante à notre époque, je ne peux le nier, mais ce n'était qu'un moyen de divertissement pour les hommes de pouvoir et d'argent ! Nos tableaux ne servaient qu'à flatter les orgueils et les narcissismes. Tu vois ce tableau derrière toi ? C'en est la preuve exacte.

Je me retournai pour voir le tableau en question. Il s'agissait d'une peinture d'un bourgeois en sous- vêtements. Je ne me suis pas approchée davantage pour voir le titre. Nous passâmes alors tous deux devant le fameux tableau d'Hermione rejetant Oreste, Damoclès ne manqua pas alors de m'expliquer à quel point l'académisme était attaché aux représentations de mythes antiques.

– Mais bien sûr ! tu représentes le célèbre mythe de Damoclès, n'est-ce pas ? L'homme qui, pour goûter au plus grand confort, s'est contraint à supporter la menace éternelle d'une épée suspendue par un seul fil au-dessus de sa tête ?

– Bien évidemment, reprit Damoclès, et cette épée peut également s'apparenter au lourd poids qui pesait sur les artistes au XIX^{ème} siècle, contraints par les commandes.

– Tu as raison, c'est vrai que je n'ai jamais pensé à ça. Cependant, les artistes de ton temps pouvaient vivre de leurs œuvres ! La plupart aujourd'hui sont obligés de trouver une autre occupation pour pouvoir vivre décemment. Il n'y a que très peu d'artistes, à ma connaissance, qui vivent de leurs arts.

– Je préfère les dangers de la liberté à la sécurité d'une servitude dorée, déclara-t-il soudainement.

Je le regardais et demeurais silencieuse mais admirative. Je savais qu'il avait raison. La liberté ne devrait pas avoir de prix. Il poursuivit :

– Je suis las de ce sentiment d'être pris au dépourvu. Je voudrais être libre de mes décisions. Non seulement le pouvoir me bride mais je suis aussi incompris par les arts. Tu sais, je t'ai parlé du Salon plus tôt. C'est lui qui décide, en quelque sorte, de la carrière d'un artiste. Hé bien ! Que crois-tu ? J'ai été rejeté ! Nous étions entrés dans une nouvelle ère où le temps du classicisme a pris fin. Comme moi...

– Je ne pense pas que tu aies pris fin. Regarde-toi ! Tu es dans un musée ! Et comme tu l'as dit toi-même, tu as des visiteurs, on ne t'a pas oublié....

– Tu te trompes ! répondit-il avec ardeur. Je fais partie d'un ensemble, si je suis ici c'est uniquement parce que je fais partie du passé, je ne suis plus d'actualité. Je sais que même les choses les plus insolites faisant partie de l'histoire vous sont précieuses. Personne ne me regarde tel que je suis. On ne lit que l'étiquette que l'on me colle, sans jamais écouter ce que j'ai à dire.

J'écoutais pourtant. Attentivement. Et je ne pus m'empêcher de me sentir coupable. C'est alors qu'une idée me vient.

– J'entends ce que tu me dis, parce que tu me le dis en face ! Que dirais-tu d'en faire de même avec les autres ?

– Que... Comment ça ?

Le Damoclès peint semblait intrigué et stupéfait par mes paroles.

– Ne t'ai-je pas dit que mes chaînes me retiennent ici ?!

– Oui, oui je le vois bien ! Mais justement, j'aperçois une paire de ciseaux en bas.

– Mais tu sais que ces ciseaux sont le signe de ma censure ?

– Ha ! Bien entendu, je le sais ça ! Mais permets-moi d'insister ; ne pourrait-on pas se servir de cette censure à notre avantage ? Je me surpris de cet enthousiasme soudain.

– Es-tu certaine ? Le tableau semblait hésiter.

– Mais oui ! Ne t'inquiète pas ! Les ciseaux qui autrefois te coupaient la parole vont devenir ceux qui te délivreront de cette peine !

J'entrepris alors de l'atteindre avec mes mains. Mais au moment où le bout de mes doigts toucha le tableau, je crus entendre murmurer un « merci de m'avoir écouté ». Puis une lumière flamboyante m'éblouit le visage. Je tombai aussitôt à terre. Je crus enfin reconnaître la voix de mon amie du cours d'arts.

– Hé ! Réveille-toi ! On te cherchait partout avec les filles !

– Ah... Désolée, je suis tombée en voulant aider Damoclès avec ses chaînes, d'ailleurs, il faut que je le sorte de là ! Je tentais de me relever mais, mes jambes en

avaient décidé autrement.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est la nuit au musée qui t'a fait perdre la tête ? Tu dois encore être en train de dormir toi ! Allez, je te raccompagne.

Ebahie par ce que mon amie venait de dire je regardais, longuement cette fois, Damoclès. Sa tête ne changeait pas, aucun signe de vie. C'était vraiment un rêve ? Bizarrement, je fus déçue. Mais au fond, je me doutais bien que tout ceci n'était pas réel.

– Tu as raison, je dois être fatiguée, rentrons, soupirai-je.

Nous nous dirigeons vers la sortie alors que le responsable de l'entretien entrait dans la deuxième pièce où se trouvait le *Damoclès*.

– Tiens ! se dit-il. Cette fille a oublié de ramasser sa pomme ...